

HENRI PASTOUREAU

Soirées chez Gala en 1933 et 1934

Dans les premières années trente, nous fûmes quelques-uns au Quartier Latin, appartenant ou non à l'Union Fédérale des Étudiants (U.F.E.), d'obédience communiste, à nous intéresser au surréalisme. Je nomme, par ordre alphabétique : Adolphe Acker, Roger Caillois, Étienne Léro, Jules Monnerot, Georges Mouton, Raymond Tchang, Pierre Yoyotte. Acker et Mouton, étudiants en médecine, sont cités par Breton dans *Misère de la poésie* (mars 1932). Ils avaient, à l'occasion de l'affaire Aragon, écrit à Breton en faveur de «la liberté de la poésie en France». Pour ma part, j'avais défendu en Aragon plus le militant que le poète, ce qui explique l'absence de ma lettre dans le dossier. On sait qu'en juin 1932, des Antillais dont les frères Léro, Monnerot, Yoyotte ont publié le numéro un et unique de la petite revue *Légitime Défense* qui est un témoignage à la fois de leur conscience antillaise et de leur confiance dans le surréalisme.

J'ai connu Raymond Tchang à partir d'octobre 1931. Il était comme moi étudiant en philosophie et membre de l'U.F.E. Il ne fréquentait pas comme moi les Indochinois mais, comme moi, il avait pour amis les Antillais. Il est né à Pékin de mère allemande (ou alsacienne) et de père chinois. Il était de nationalité française et il aura fait carrière dans la diplomatie des U.S.A., en poste à Pékin puis à Paris. Je l'ai revu vers 1970. S'il lit ces lignes, il pourra préciser ou rectifier mon témoignage. C'était un garçon splendide, grand et mince, le visage fin, un teint uni de cire jaune, les yeux légèrement bridés, la chevelure très noire toujours soigneusement laquée, vêtu avec élégance, marchant à grands pas (comme l'interminable Léro), très subtil dans ses raisonnements, un peu dissimulé, capable de grandes affections. Il avait vécu sa petite enfance à Pékin, fait ses études secondaires à Grenoble puis à Paris. Il parlait le français sans accent mais avec application.

Tchang et moi, nous avions une grande admiration pour la peinture de Dali. Nous ne manquions pas un des vernissages où il pouvait y avoir des Dali. Dans ces lieux publics, Tchang m'avait entraîné à l'approche progressive du ménage

Dali et je vis que cela était fort dans le goût de Gala qui fut tout de suite intriguée par le bel Eurasien. J'allais souvent chez Tchang, c'est-à-dire chez sa mère qui habitait un modeste appartement à Malakoff. Elle travaillait au dehors à je ne sais quoi, peut-être dans une ambassade. Le père était resté en Chine. Nous nous amusions, Tchang et moi, à peindre des faux Dali, sans aucune valeur évidemment, sur papier et que nous déchirions. J'ignorais que Tchang s'était mis en rapport avec la personne de Gala ou inversement. Un après-midi de la fin de l'hiver 1932-33, il me dit dans la cour de la Sorbonne : «Gala voudrait te mieux connaître. Je vais la voir. Viens avec moi.» Je fus modérément surpris. Nous allâmes à la Villa Seurat.

On m'a souvent questionné au sujet de Gala. Je suis seul, paraît-il, ou presque — à part Éluard — à donner de cette femme une opinion résolument positive et même nostalgique. Elle passe pour une dévoreuse d'hommes, cupide, aventurière, sans scrupule et cynique, à l'appétit insatiable de sexe, d'argent, d'honneurs. Je voudrais retourner la médaille et mettre tout cela à son crédit. À vrai dire, elle était russe jusqu'au bout des ongles et fière de l'être avec ce que cela comporte d'orgueil, de volonté de puissance, d'économie calculée, de part belle faite à la chance, d'énigme et de dissimulation. Le cynisme n'était pour elle que franchise à l'état pur. En ma présence, parmi un auditoire restreint, elle n'a jamais fait la moindre manière pour décrire, avec les détails les plus crus, ses plus enragés débordements, ajoutant qu'une intervention chirurgicale ne les lui permettait plus. Elle évoquait le temps où, avant 1924, à Eau-bonne, pendant des mois, Éluard, elle et Max Ernst couchaient tous les trois, toutes les nuits, dans le même lit. Elle précisait qu'à son grand regret, la sodomie ne lui avait pas été, pour une raison anatomique, accessible. Je l'ai vue, au cours d'une réunion chez Breton, laisser Dali suivre avec peine l'austère discussion pour aller se vautrer avec Éluard sur un divan, dans l'ombre, sous la loggia. Breton ne voyait pas ou ne voulait pas voir. On peut penser que Gala, ce soir-là, ne se livrait pas seulement à son désir charnel pour Éluard que ses sens n'avaient nullement oublié mais provoquait Breton qu'elle détestait, nous provoquait tous. Peut-être ! Ce devait être en 1933. Son jeu, en ce temps-là comme toujours, était complexe. Elle visait à accaparer les Antillais, Tchang, Caillois, moi-même et elle nous avait conviés à des réunions fractionnelles dont Breton eut l'écho au début de 1934 mais ne put empêcher qu'elle continuasent. L'aventure, c'était, bien sûr, la vie de Gala mais, en 1933-34, cette vie, surtout sur le plan de la sensualité — ne parlons pas d'amour à propos de Gala si l'on n'est pas Éluard — se situe déjà plus dans le passé que dans le futur. Dali est ascendant et dans le surréalisme fait bande à part. Caillois et Char vont s'éloigner de Breton. Crevel, Éluard et Tzara ne sont pas dociles tous les jours. Il ne s'agit plus pour Gala, comme en 1913 avec Éluard, comme en 1929 avec Dali, avec une intuition de tireuse de cartes gagnant un peu plus qu'une fois sur deux, de jouer à quitte ou double, mais de préparer l'avenir assigné, programmé par la marche progressivement accélérée de Dali sur le chemin de la gloire et de la fortune.

Cet après-midi de l'hiver 1932-33, Tchang et moi nous accédâmes à la Villa Seurat, depuis l'avenue du Parc Montsouris (aujourd'hui avenue René Coty) par un escalier de pierre qui conduisait à cette cité d'artistes construite selon les plans de Lurçat. Y habitèrent Soutine, Henry Miller, Anaïs Nin. De l'appartement des Dali, je n'ai jamais connu que le couloir d'entrée et le salon qui était vaste, meublé de façon moderne sans influence particulière de Dali. On ne me fit jamais entrer dans l'atelier de celui-ci et je n'ai jamais vu un tableau de lui en chantier. Les Dali n'avaient pas alors de domestique. Gala nous prévint : «Dali va bientôt rentrer». En attendant Dali, ne furent échangées entre Gala, Tchang et moi que des banalités. Je m'étais assis là où elle m'avait fait asseoir : sur un divan, près d'une grande baie vitrée. Dali arriva, les bras chargés de rouleaux de papier. Gala lui dit : «Tu as encore acheté tout ça. Tu sais bien que ça ne te sert à rien. Tu ne consultes pas un dixième de tes documents.» Il venait du Louvre et c'étaient des reproductions qu'il ne nous montra pas. Il ne fut pas étonné de ma présence qui lui parut sans importance mais il me dit : «Pastourrô, je dois m'allonger sur le divan où vous êtes assis.» Je me levai et m'assis sur une chaise. Il s'allongea et parla peu. Je ne parlai pas davantage. La conversation était entre Gala et Tchang. Occupé mais en vain à extraire quelques paroles de Dali, je ne prêtai pas grande attention à la conversation Gala-Tchang qui se déroula en *a parte*. Bientôt Dali s'endormit. Nous ne le réveillâmes pas. Tchang et moi prîmes congé de Gala qui me dit dans le couloir : «Venez donc à nos réunions du mercredi». Je promis sans trop comprendre. Si elle m'avait dit «jeudi», cela m'aurait embarrassé parce que le jeudi soir, il y avait ma réunion de cellule. Dans la rue, Tchang m'expliqua qu'ils étaient quelques-uns à se réunir chaque mercredi soir chez les Dali pour des investigations sexuelles». Je vais y être assidu pendant presque deux ans.

Il n'y avait qu'une femme, Gala, qui menait le jeu et parlait beaucoup. Dali était presque toujours muet sauf lorsqu'il avait quelque nouveau fantasme délinant à exposer, toujours d'ordre scatologique. Le sexe de l'homme et de la femme et leurs usages déviants ou non ne paraissaient l'intéresser que par rapport à d'autres considérations pour donner à celles-ci une tournure sexuelle à laquelle on n'avait pas pensé. Il parlait par exemple de la façon de s'asseoir sur une chaise, de se nettoyer les narines avec les doigts, de se comporter dans les W.C., etc. Les autres participants étaient Caillois, le Yougoslave Zdenko Reich, les Antillais Étienne Léro et Pierre Yoyotte, puis Tchang et moi. Je ne me souviens pas avoir vu d'autres personnes. Caillois avec qui je venais souvent à pied depuis le boulevard Saint-Michel était froid comme le marbre, anguleux comme un cristal. Il cherchait toujours à faire dévier la conversation hors du plan sexuel, pour la diriger vers des hauteurs épistémologiques. Dali renchérisait alors à coup d'adjectifs en «ique», presque toujours des néologismes truculents qu'il noyait dans une syntaxe compliquée, le tout traduisant une démarche de pensée assez irrationnelle pour échapper à notre entendement. Léro aurait voulu d'autres présences féminines. Gala ne voulut pas, écartant toute hypothèse de passage à l'acte. Les investigations étaient purement verbales et portaient sur

les comportements sexuels et les fantasmes de chacun. Gala avait l'expérience la plus riche. La conversation prenait parfois un tour scatologique. Gala n'y répugnait pas et Dali devenait alors lyrique. Il s'intéressait beaucoup aux excréments et autres déjections comme la morve, les comédons et surtout «la véritable et authentique merde». L'urine ne l'intéressait pas, le sperme non plus ni le sang ni les larmes. Rien n'était noté. C'est ainsi que je fus renseigné de la façon la plus méticuleuse sur le passé sexuel de Gala et de ses partenaires — exclusivement masculins car elle n'était ni homosexuelle ni bisexuelle. Dali aurait été intéressé comme voyeur par l'homosexualité féminine. L'homosexualité masculine n'aurait intéressé qu'un peu Yoyotte. Le grand thème c'était la pratique anale, non pas spécialement la sodomie, mais tout ce qui se rapportait à l'anus, à ce qui en sortait, éventuellement à ce qui y entraît, à la façon d'y toucher soi-même, de le faire toucher par d'autres, avec les doigts ou autrement, d'y penser (au sien, à celui des autres), de le nettoyer, etc. De grands débats furent consacrés à la coprophagie. Selon des témoignages tardifs de Dali, celui-ci, en août 1929, dans les rochers de Cadaquès, se serait présenté à Gala comme coprophage. En tout cas, dans *La Femme visible* (Éditions surréalistes, José Corti, automne 1930), Dali dit expressément qu'il mange les excréments de Gala. Dali n'avait pas pensé à me donner ce livre ou, s'il y avait pensé, il était réticent à me l'offrir, soit qu'il n'eût plus beaucoup d'exemplaires, soit pour d'autres raisons. Un jour que nous étions seuls tous les trois, Gala alla chercher un exemplaire, d'ailleurs fatigué, et dit à Dali : «Allez, tu signes ça pour Pastoreau !»

On sait qu'en février 1934, en raison de complaisances verbales et picturales à l'égard de l'hitlérisme, Dali eut des ennuis avec Breton. Celui-ci, le quatre, accompagné de quelques amis dont je n'étais pas, se rendit au Grand Palais muni d'une canne. Il était prévu qu'il crèverait la toile de Dali exposée au cinquantième Salon des Indépendants : *L'Énigme de Guillaume Tell*, aujourd'hui au musée de Stockholm. La toile avait, par précaution, été placée très haut et ses détracteurs ne purent lui faire aucun mal. Le lendemain cinq, je reçus un pneumatique de Breton : réunion chez lui le soir, ordre du jour : l'exclusion de Dali. Ni Crevel qui était en Suisse, ni Éluard et Tzara qui étaient ensemble à Marseille, ni les Antillais ni Tchang ni moi ni quelques autres nous n'étions d'accord pour exclure Dali. Cette réunion du cinq a été racontée bien des fois. Dali s'y livra à des diversions de mauvais goût mais son exclusion ne fut pas mise aux voix. Aussitôt qu'il put, Éluard, par l'intermédiaire de Gala, intervint pour que Dali mît une sourdine à ses outrances. Le surréalisme s'accommoda de Dali comme il était jusqu'à l'exposition de 1938 à la Galerie des Beaux-Arts où il exposa son taxi pluvieux. Le 5 février 1934, Breton qui, somme toute, ne voulait pas la rupture (qu'auraient dit et fait Caillois, Char, Crevel, Éluard, Tzara, entre autres ?) n'avait fait qu'une allusion discrète aux réunions fractionnelles de la Villa Seurat, regrettant de n'y pas avoir été invité. Le soir du 6 février 1934, je n'étais pas avec Breton et quelques autres sur la terrasse des Tuileries. Loin de l'émeute, j'étais avec les amis habituels chez les Dali à la Villa Seurat.

Un dimanche après-midi du printemps 1934, je rencontrai Gala aux puces de Clignancourt. Elle était seule. Je ne crois pas que ce fut tout à fait par hasard. J'avais dû dire en sa présence que j'irais à moins que ce ne soit elle qui ait dit en ma présence qu'elle irait. Quoi qu'il en fût tout se passa comme si nous avions rendez-vous. Nous n'avions pas fait un long parcours dans l'allée principale quand elle fut abordée par une Gitane qui lui parla d'emblée en russe. L'incident fut bref et sans éclat. Je ne connaissais alors pas le moindre mot de russe. Quand la Gitane se fut éloignée, je demandai à Gala : «Qu'est-ce qu'elle a dit ?» Réponse de Gala : «Que vous vivrez jusqu'à quatre-vingt douze ans». Soit dit en 1987, à soixante-quinze ans, je n'en prends pas le chemin.

Peu après, Gala m'invita à une réception chez elle sans me dire qui elle invitait aussi. Il y avait le petit groupe de nos amis habituels, ceux du mercredi. Il y avait aussi du «grand monde». Elle me présenta à Edmond Jaloux qui allait être élu à l'Académie Française en 1936. Il avait accommodé le romantisme allemand à une sauce qui n'était pas du tout de mon goût. Je n'étais pas à mon aise dans ce milieu. Dans des cas comme celui-là, il m'arrive d'être brutal. Inconsidérément, je le fus. Je m'arrangeai pour rencontrer Gala seul à seule dans le couloir et je lui dis : «On n'invite pas des gens comme ça ! » Elle me répondit ce qu'elle devait me répondre : «Je suis chez moi et j'invite qui je veux. Si vous n'êtes pas content, vous pouvez prendre la porte !» Je le fis dans l'instant. Gala, je ne l'ai jamais revue.

Henri Pastoureau

Saint-Pierre-des-Nids, le 19 avril 1987